

Elizabeth Ghyselin, om over te gaan tot de likwidatie van de boedel van de voornoemde Allard du Pont.

Actum den 28^{en} dach van Ougst 67, present : Despaers, raedt, Spaers ende Boodt, scepenen.

By overziendre etc. waren Willem van Meirebeke ende Guillame Benson, als voochden van Luuc, Claeykyn ende Maykyn, de kynderen van Alaert du Pont by Lisbette Ghyselin, zyne wive, gheautorizeert omme de voorn. Lisbette, als bezitteghe van den sterfhuuse van den voorn. Alaert, hueren man, up den staet by haer als hedent by eede gheaffirmeert, quite te mueghen scheldene, midts hebbende zuvere boven allen lasten van denzelven sterfhuuse, ten behouwe van elc van de voorn. weesen, de somme van 32 s. 10 d. 18 myten.

Weeskamer van Brugge, feriën over de jaren 1566-1570, blz. 47.

LA COLLECTION STEINMETZ A BRUGES

Au début du 19^e siècle, après Waterloo, beaucoup d'Anglais gagnent le Continent, dont l'accès leur était interdit sous le Premier Empire. Ils viennent en foule à la découverte de l'Europe.

Sans doute le champ de bataille, tout frémissant encore du cliquetis des armes, auréolé de la gloire de Wellington, est leur principal objectif. Cependant l'Italie, la France, les Bords du Rhin, les Pays-Bas exercent leur attrait, traduit aussitôt en récits colorés où déjà résonne le lyrisme romantique.

A ce titre le *Journal de Voyage* de Robert Southey, en 1815, dont M. Cordemans a donné une excellente version, constitue un document savoureux. On y trouve pour Bruges notamment, une foule de détails pittoresques et une admiration sincère. La ville a gardé intact le décor médiéval et tout son prestige. « De geheele stad is echter een reek schilderijen », dit-il, et passant à Gand il ajoute : « Gent is veel minder indrukwekkend dan Brugge »¹.

Bruges compte dès lors nombre de visiteurs anglais. D'aucuns ont marqué leur passage par des œuvres dessinées,

¹ *Wij schrijven. 1815...*, Antwerpen 1947, pp. 27-29.

peintes ou gravées dont la réunion constituerait une précieuse documentation sur la ville, qui n'a pas encore subi à cette époque les méfaits des archéologues.

Je note au hasard de la plume : les eaux-fortes de John Coney ; les cuivres gravés de J. B. Rudd qui faute de temps et d'argent, laissera incomplète sa collection de plans et de monuments si scrupuleusement relevés dès 1824 ; les lithographies, rehaussées de couleur de Joseph Nash fils du peintre Nash qui, revenu des Indes où il avait exercé son talent, accompagnait vingt ans auparavant Robert Southey dans ses pérégrinations dans notre pays.

N'oublions pas les compositions poétiques de Stanfield et Turner illustrant *Les Promenades d'un Artiste* aux Pays-Bas et sur les Bords du Rhin.

Avant la Révolution Française, rares sont les anglais fixés à demeure dans notre pays, cadets de famille pour la plupart, qui font carrière sous les armes ou dans l'administration, tels Sheridan, Conway etc... Mais après 1815 le nombre s'accroît de ceux qui élisent domicile dans la ville revêtue à leurs yeux du prestige de Florence ou de Venise.

Son passé les intéresse. James Weale passera vingt ans dans ses murs, à le scruter, dépouillant ses archives pour révéler aux brugeois et au monde les origines de l'art flamand.

Leur activité s'exerce en d'autres domaines encore : J. B. Rudd devient architecte de la ville, déjà sous le régime hollandais. Chantrell coiffa d'un clocher anglo-normand la tour de la cathédrale après l'incendie de 1839.

L'architecte Brangwyn, père de l'artiste Frank, né à Bruges qui héritera une partie de ses œuvres, élève l'oratoire — en ruines à présent — de l'asile d'aliénés de la rue de la Bouverie et y incorpore le beau portail du xv^e siècle, dernier vestige de l'hospice St. Julien.

En même temps que lui Harper King exécute des travaux à la chapelle haute du Saint-Sang. C'est un critique avisé qui se montre sévère pour les plans de la nouvelle église de la Madeleine. Ce fut l'occasion d'un beau conflit avec le chanoine Carton, mais l'architecte Buyck reverra ses plans et ainsi corrigé l'édifice qui compte juste 100 ans d'existence, en sortit purifié. John Sutton enfin, fut le bienfaiteur insigne

dont les églises St. Gilles et St. Sauveur gardent la trace de généreuse interventions. Une mort prématurée l'empêcha d'établir un séminaire anglais dans les bâtiments de l'Ancien Monastère du Carmel de Sion, qu'il voulait sauver de la ruine et dont il avait déjà fait restaurer la chapelle. N'oublions pas Edward Welby Pugin, fils du célèbre architecte et dessinateur anglais (lui-même élève de Nash) à qui Mgr Malou confia les plans de la maison de campagne des évêques de Bruges et ceux de la basilique de Dadizeele, monumentale construction gothique à cinq nefs érigée en 1867. Il y aurait un chapitre à écrire, bien attachant, évoquant cette incidence anglaise dans la vie brugeoise.

Le collège anglais des Frères Xavériens y trouverait place; aussi le Couvent des Dames Anglaises, honoré de la visite de la Reine Victoria, et l'école St. Vincent de l'excellent Mr. Robinson, consacrant son patrimoine et sa vie à ses chers orphelins anglais. La liste, j'en suis sûr, n'est pas close.

Elle comporte John Steinmetz, qui débarqua à Bruges en 1819, cherchant pour sa femme de santé débile un climat plus hospitalier que les brumes de Londres. Le décor médiéval est bien au diapason de son humeur romantique.

« Quand j'avais 21 ans, je voulais — confesse-t-il — réaliser ma petite fortune et me retirer à Venise pour me promener sur la place Saint Marc enveloppé dans un grand manteau et retourner chez moi en gondole ».

Mais la Providence le mena à Bruges, et il y demeura. Au premier temps de son séjour il voit peu de monde. Sa seule connaissance est Mr. Laude, bibliothécaire de la ville, ancien oratorien dont les propos « philosophiques » mettent en désarroi une âme inquiète et désespérée.

Il mettra plus de dix ans à parcourir la route qui l'acheminera vers le catholicisme. La cérémonie d'abjuration eut lieu au Couvent Anglais, en 1832, présidée par l'abbé de Foere, auquel l'attache une similitude de goût pour les choses de l'art. Tout naturellement le cercle s'élargira bientôt avec Octave Delepierre, le Dr. De Meerseman, l'abbé Carton, Mgr. de Haerne et le chanoine Andries. Avec eux il collabore à l'*Inventaire des Objets d'Art et d'Antiquités*, dressé pour la Commission Provinciale de la Flandre Occidentale. Trois

premiers fascicules illustrés paraissent en 1846-47 portant l'emplacement exact des œuvres décrites, précisions supprimées dans l'*Inventaire Complet* de 1852 publié avec une grandiloquente préface de Couvez. C'est chez John Steinmetz que Charles de Montalembert vient retrouver le chanoine Andries au cours d'une visite annoncée d'Ostende le 7 septembre 1830. « ... de tout ce que vous proposez pour dimanche, je n'accepte que le dîner à condition que vous y aurez le chanoine et son vin. J'irai à Bruges dans la matinée avec le Cte et la Ctesse Plater² et une bande de Polonais qui s'en iront ensuite à Bruxelles. Je vous trouverai au sortir de la messe pontificale de St. Sauveur, d'où nous irons voir la châsse de Ste Ursule ... Plater et moi dînerons avec vous. Je pense qu'il vaudra mieux dîner avant six heures afin d'avoir le temps de déguster les vins du chanoine et les vôtres ».

On sait quelle part Charles de Montalembert et François Rio auteur de l'*Art Chrétien*, ont prise à la défense de l'Art Catholique, avec quelle insistance, le premier surtout, a poussé les prêtres à étudier les antiquités, l'histoire et les monuments des pays qu'ils desservent.

John Steinmetz n'aura pas d'amis plus fidèles; nul ne sera plus attentif à encourager leurs études et leurs travaux.

C'est un amateur éclairé, éclectique dans ses goûts, son « cabinet de curiosités » est déjà signalé en 1837 dans le premier *Guide dans Bruges* où Octave Delepierre lui consacre plusieurs pages.

« La collection de gravures de M. Steinmetz a été commencée sur une très grande échelle et renferme déjà les œuvres de plus de mille graveurs, classées par écoles et dans l'ordre chronologique, ce qui a l'avantage de montrer le progrès et la décadence de l'art aux différentes époques ».

Pour John Steinmetz cette collection sera la grande affaire qu'il mettra un demi-siècle à mettre au point.

En 1846 il peut annoncer à Montalembert « qu'elle est parfaitement classée et cataloguée, renfermant plus de douze cents maîtres ». Une eau-forte de Rembrandt en fut le point

² Parents de l'héroïne polonaise.

de départ portant cette note : « La première estampe de ma collection. 1810. J'avais alors 15 ans ».

Delepierre, après avoir sommairement exposé l'exceptionnel intérêt de cette collection, ajoute : « La plupart des ouvrages publiés sur l'art de la gravure ont naturellement une place ici, avec d'autant plus de motifs que M. Steinmetz a longtemps travaillé à une espèce de compendium complet de gravures, livre qui serait très utile à l'art et qu'il est à espérer que l'auteur livrera un jour au public, car la longue étude qu'il a faite de cette partie, promettait un ouvrage curieux ».

En réunissant ses estampes et ses dessins John Steinmetz n'obéit pas à la manie du collectionneur, ce sont pour lui des documents et des témoins ; ils constituent un instrument de travail. « ... Nous ferons, écrit-il à Élise Rio en décembre 1851, un cours d'art chrétien appliqué. Nous passerons en revue les Van Eyck et Roger de Bruges, Memmelinck et les artistes de la transition, Mostaert, les Pourbus, les Claessens et une foule d'anonymes dont nous avons des pages magnifiques dans nos belles églises. Si votre cher papa (Fs Rio) exécute son projet d'un cours public d'art chrétien je lui enverrai des notes détaillées sur l'École de Bruges au 15^e et au 16^e siècles... »

Sur Bruges d'ailleurs sa documentation sera très large et poussée jusqu'à l'époque contemporaine. « Bruges, écrit Delepierre, figure naturellement avec une certaine prépondérance, à commencer par les dessins et croquis de Gaeremyn, ancien directeur de son Académie. Une autre des gloires de Bruges, qui est devenue presque une gloire européenne, est Suvée, élève distingué de son Académie et à qui la France a confié la place importante de directeur de l'Académie de Rome. On trouvera de cet excellent peintre de nombreux dessins et études, ainsi qu'une collection de dessins qu'il a formée à Rome lors de son premier séjour, cadeaux de ses camarades et contemporains, dont plusieurs sont signés. Les dessins, études et croquis de Ducq, occupent trois portefeuilles et les noms d'Odevaere, de Legillon, de Grégorius, de Duvivier, de Simoneau, de Beaucourt, de vande Steene viennent compléter la liste... »

Si l'on a fait la part plus belle aux artistes locaux, il ne

faut pas perdre de vue que la patiente recherche des dessins et gravures obéit à un plan rigoureusement établi, où toutes les écoles ont leur place pour devenir avant tout un instrument de travail précieux.

Pour éviter sa dispersion aux feux des enchères John Steinmetz en négocia l'acquisition par sa ville d'adoption. En 1863 l'accord fut conclu, moyennant une somme de 10.000 frs payable... en dix annuités.

Sauvée de la vente à l'encan, la collection ne le fut pas de l'oubli et de l'indifférence comme nous le verrons aussitôt.

Au début elle fut logée dans un vaste meuble de la troisième salle de l'étage à l'hôtel de ville, où se trouvait la Bibliothèque communale. Quand celle-ci fut transférée dans les anciens bâtiments du Tonlieu, place van Eyck, la collection suivit; elle fut dans la pièce voisine de la salle de lecture et au fronton de la cheminée on traça en lettre d'or le nom du donateur, discrètement effacé depuis.

Au début tout alla bien.

Dès le 20 février 1864, un règlement fut élaboré, fixant les conditions dans lesquelles la collection était accessible au public gratuitement, tous les jours de 11 à 1 h. sauf le samedi, le dimanche et les jours fériés.

Le 26 février suivant J. Steinmetz en fut nommé conservateur. C'est en cette qualité qu'en 1867 il fit un rapport détaillé publié chez Popp.

La mort du conservateur, survenue en 1883, mit fin à la sollicitude dont la collection avait été entourée.

La garde en fut confiée à M. Claeys, bibliothécaire de la ville qui pour justifier certaines dépenses rédige un mémoire, rappelant dans quelles conditions John Steinmetz « avait proposé à la ville d'acquérir son cabinet à un prix représentant à peine le cinquième de sa valeur réelle. C'est à cette circonstance, ajoute-t-il, que notre bibliothèque doit de posséder une collection des plus importantes, qui renferme des pièces capitales, manquant aux portefeuilles de la Bibliothèque Royale à Bruxelles ».

C'est à cette époque qu'eut lieu le déménagement des volumes de la Bibliothèque établie jusqu'en 1884 dans la

salle gothique de l'hôtel de ville et transférée dans les locaux du Tonlieu aménagés à cette fin.

Dans son rapport annuel adressé le 1^{er} novembre 1884, le bibliothécaire rend compte de cette opération délicate qu'il a pu mener à bonne fin.

« Le déménagement, dit-il, a commencé le lundi 5 mai (?) et le 4 juin il ne restait plus un carré de papier à l'hôtel-de-ville. Il n'a fallu que vingt-quatre jours et l'aide de quatre ouvriers pour transférer sans bruit et sans embarras près de cent mille volumes ».

Aussitôt il expose son programme d'activité et le souci qu'il a de mettre en valeur la collection de gravures confiée à sa garde. Elle constitue semble-t-il son premier souci. Il lui a assuré un logement bien en vue « dans la grande salle du rez-de-chaussée, aménagée pour recevoir les bustes des illustrations brugeoises qui ornaient la salle gothique de l'hôtel-de-ville ». Il impose ensuite ses vues personnelles et la manière dont il entend s'acquitter de sa tâche.

« Dans quelques semaines, je commencerai la publication du catalogue de gravures et dessins; cette publication ne coûtera pas un sou à la caisse communale; un journal de la ville publiera le catalogue, au fur et à mesure, en feuilleton; des tirés-à-part seront mis à la disposition du public.

» Ce travail me prendra plusieurs années; il y aura le catalogue par écoles et par graveurs, le catalogue par œuvres de peintres, le catalogue par sujets de composition, des tables générales onomastiques et autres.

» Jusqu'ici, il y a de grands inconvénients à confier les portefeuilles aux mains des lecteurs : aucun contrôle efficace n'est possible; les détournements et les substitutions sont fort à craindre; à l'avenir il n'en sera plus ainsi et le cabinet de gravures pourra rendre de sérieux services à nos peintres, nos sculpteurs, nos architectes, nos peintres sur verre, etc.

» Au point de vue de l'utilité productive de notre bibliothèque et sans vouloir le moins du monde mettre en doute le mérite des travaux d'histoire et d'érudition, il faut avouer cependant, que pour une ville comme Bruges, c'est le fonds des estampes et dessins qu'il faudra augmenter et développer avant tout autre; quand le moment sera venu, j'aurai l'honneur

de soumettre à la commission spéciale de la bibliothèque et au conseil des propositions dans ce sens ».

On en est resté là. Le temps a passé et pendant plus de vingt ans on ne pensera plus à ce dépôt jusqu'au début du xx^e siècle.

Les conditions d'accessibilité, écrit le *Journal de Bruges* à cette époque, ayant été progressivement réduites au strict minimum; la commission des Musées s'émut bientôt de cette situation et elle proposa au conseil communal de transférer la collection à Gruuthuse pour y exposer les gravures par séries. La question sera inscrite à l'ordre du jour de la séance du 23 juin 1900. On y reviendra en 1901, quand le bourgmestre exprimera le vœu de voir la collection accessible au public... l'été suivant.

Le 22 décembre 1903, nouvelles palabres. Copman, conservateur au Musée, se livre aux travaux préparatoires qui lui permettront d'établir son rapport. Mais il est très occupé par ailleurs et en 1904 rien n'est encore sorti de sa plume.

D'aucun s'émeuvent cependant. En septembre 1901 le chroniqueur de la revue « *Kunst* » met ses lecteurs en alerte et conclut par cette interrogation : « Ligt er misschien slaapkruid in de vergaderzalen van het stadhuis uitgestrooid ? »

Le 26 avril 1904, dans la même revue, P. de Wachetere produit un extrait du compte-rendu de la séance du conseil communal tenue le 23 décembre précédent avec un commentaire dont le titre « Ernst of Scherts » dit assez l'ironie !

En juillet suivant, la même revue analysant une étude de Georges Profit sur la gravure parue dans la *Revue Graphique Belge*, revient à la charge : « Van al de etsen in de twee vorige artikelen genoemd zijn stukken voorhanden in de Verzameling van J. Steinmetz.

Deze blijft aldoor (c'est l'auteur qui souligne) *onzichtbaar achter slot, weggestopt, verdoken, begraven, ontfutseld*. Wie spreekt toch eindelijk het wekkend woord uit ? »

Cependant on n'est pas demeuré complètement inactif, mais il semble que chaque geste entrepris soit aussitôt contrarié.

La proposition du transfert de la collection à Gruuthuse, suggérée en 1899 par le bourgmestre, fut agréée par le conseil

communal à la fin de novembre 1901. Un crédit de 3.000 fr. fut voté en même temps pour les frais de déménagement et de mobilier dont on était allé copier le modèle à Bruxelles, au Cabinet des Estampes.

« Cependant, précise alors *La Patrie*, aucune exhibition de gravures ne fut faite, sauf quelques semaines avant l'exposition d'Art Ancien, ouverte à Gruuthuse en 1905. Pendant le cours de cette exposition les locaux, affectés à la collection Steinmetz, ou plus exactement aux chevalets destinés à la recevoir, furent occupés par les collections artistiques, qui y sont restées (en partie).

Et le *Journal de Bruges* d'ajouter : « L'admirable collection fut littéralement oubliée... à tel point qu'en 1907 les organisateurs de l'Exposition de la Toison d'Or ignorant nos ressources, allèrent emprunter à Paris et à Amsterdam des pièces rares qui figuraient dans les portefeuilles légués par M. Steinmetz ».

En 1909 le Baron A. van Zuylen, exprime le même reproche dans nos *Annales*, ajoutant : « Il est regrettable qu'on ait laissé ce trésor si longtemps dans l'oubli. » L'appel cette fois a porté; l'administration s'en remet aux lumières de Henri Hymans, ancien conservateur de la Bibliothèque Royale qui établit un catalogue sommaire et en avril 1910 « *Kunst-kroniek* », de Henri De Zeine annonce la nouvelle en ces termes : « A partir du mois de mai prochain, le public sera admis à visiter la collection de gravures, classées avec autant de goût que de compétence par M. Henri Hymans. Elles occupent tout le rez-de-chaussée de l'hôtel Arents de Beerteghem ».

Pour un espace aussi limité le choix était forcément restreint. C'est ce que comprit M. l'échevin Viérin, qui après la première guerre mondiale prit l'affaire en mains et décida d'affecter tout l'immeuble à cette fin³. Il confia les soins d'aménagement à Mr. Reckelbus, qui s'acquitta fort bien de cette tâche. L'inauguration officielle eut lieu le 14 août 1926 et Bruges compta un musée de plus ... pour dix ans.

³ La première idée fut d'organiser une Exposition dans les Salles des Halles.

En effet en 1936, Steinmetz dut céder le pas à Frank Brangwyn son compatriote, bon peintre mais surtout illustre graveur, aussi fervent que lui de Bruges où il est né en 1867, qui a légué une part importante de son œuvre à sa ville natale, à condition de lui assurer un logement convenable.

La seconde guerre mondiale eut raison de cette clause : le logement fut affecté aux bureaux utilitaires des services de Ravitaillement et abrite à présent les auditoires du Collège d'Europe, encore décorés de quelques spécimens de l'art puissant et mouvementé de Frank Brangwyn.

Quant à la collection de gravures, depuis l'été dernier on en expose dans les vitrines du Musée Communal quelques exemplaires classés par écoles dans une alternance suivie à un rythme régulier.

Cependant la solution n'est pas là. Le problème à résoudre reste entier. L'exposition des gravures en 1943, sous les yeux et avec les encouragements de l'occupant, ajoute un intermède — propitiatoire? dans cette longue suite de ... mésaventures. Un concitoyen en prit l'initiative, plus soucieux peut-être de mettre en évidence sa personne que la collection qu'il fit sortir des oubliettes. Ce fut cependant, il faut le reconnaître, bien ordonné, savamment orchestré. Sept salles du Musée, vides de leurs tableaux, offrirent une excellente synthèse du trésor méconnu. La presse emboucha la trompette de la renommée, il parut nombre d'articles abondamment illustrés de reproductions de dessins sortis des portefeuilles : de Raphael, Jordaens et Van Dyck, M. Ingres et quelques vedettes brugeoises Gaeremyn, Suvée, Odevaere. Le tout placé sous le signe allemand et ramené à des fins politiques.

Au lendemain de cette apothéose, on voulut faire davantage, se mettre résolument à l'œuvre et un conservateur fut nommé en avril 1944, poste qu'il dut résigner quelques mois après, quand tout rentra dans l'ordre, et... la collection dans l'oubli.

Il eut cependant le temps de rédiger un mémoire que nous avons sous les yeux, mettant l'accent sur l'impérieuse nécessité de constituer avant toutes choses... un inventaire et un catalogue méthodique de ce précieux dépôt.

Il y a beau temps qu'on en parle : tour à tour M. Claeys,

bibliothécaire de la ville, M. Copman conservateur du Musée, M. Henri Hymans y ont mis la main, guidés par les notes personnelles de John Steinmetz. Interventions sporadiques menées sans persévérance.

Établir l'inventaire de 14.000 gravures représente un immense travail, disait déjà en 1901 M. le bourgmestre Visart. « Sans doute, mais combien nécessaire » rétorquait M. Termote !

On n'alla pas plus avant et quelques mois plus tard « *La Patrie* » constatait avec amertume : « L'air de Bruges ne semble pas propice à l'éclosion des catalogues, qu'il s'agisse de bibliothèques ou de Musées ». Vérité toujours permanente dans notre bonne ville. Cinquante ans ont passé et l'absence de catalogues est toujours aussi aiguë. A cette même époque d'aucuns se sont déjà rendu compte de l'erreur initiale commise en délogeant la collection de la bibliothèque où sont demeurés, faisant partie du même un lot important d'ouvrages sur la gravure.

« Le choix d'un nouveau local s'impose », affirmait « *La Patrie* » en 1907, ajoutant : « même, croyons-nous, il a été question de la maison joignant la Bibliothèque et appartenant déjà à la ville ». Et elle concluait : « L'idée d'installer à cet endroit la collection Steinmetz nous semblerait heureuse. Partout en effet le Musée des Estampes est une annexe à la Bibliothèque ».

L'immeuble en effet fut restauré à cette fin, et agrandi d'une salle spacieuse supportée par l'élégante colonnade à l'entrée de la rue Espagnole.

La guerre, une fois de plus, contraria ces bonnes intentions : les pompiers prirent possession de l'immeuble destiné à recevoir la collection de gravures. Cependant l'idée est en marche, des promesses ont été faites, apportant une lueur d'espoir. Il y a déjà deux ans on signalait que l'État doit élever au Zand un vaste bâtiment destiné à héberger ses différents services. On ajoutait : « L'immeuble en question doit être achevé au plus tard en 1952. L'Administration est virtuellement d'accord avec l'État pour que, aux frais de la Ville, une aîle soit ajoutée en vue d'y héberger notre service d'incendie. De ce fait les locaux de la place Van Eyck

deviendront disponibles. Cela permettra d'y installer le Cabinet des Estampes sous la surveillance du Bibliothécaire ... »

Acceptons-en l'augure, répétant après Paul Valéry :

« Tout peut naître ici-bas d'une attente infinie ».

F. STEINMETZ.